

24 images

24 iMAGES

Critique Le vol du flétan

Philippe Elhem

Number 66, April–May 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/22757ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Elhem, P. (1993). Review of [Critique : le vol du flétan]. *24 images*, (66), 22–23.

critique

Je pense que la fidélité à vous-même et à votre morale du cinéma vont encore plus loin. S'il y a un caractère atmosphérique dans vos films, il est encore plus profond et fondamental. Je trouve, par exemple, qu'Arizona Dream et Le temps des gitans sont exactement le même film. Leur matière est la même; ce sont les éléments: l'eau (Johnny Depp), la terre (Vincent Gallo), le feu (Lily Taylor), l'air (Faye Dunaway), que le petit-fils, la grand-mère, l'oncle et la fiancée incarnaient dans Le temps des gitans...

Je suis très heureux de vous entendre dire ça car pour moi c'est comme une récompense que vous l'avez vu. Écoutez, ce que vous pouvez faire de mieux dans votre vie, c'est d'être honnête et conséquent avec vous-même. Et ne pas vous émasculer, comme beaucoup trop de cinéastes se croient obligés de le faire, afin de devenir présentables. Par exemple, lorsqu'ils veulent travailler en Amérique. Je crois que l'Europe doit constituer dans un futur immédiat un formidable îlot de résistance contre l'impérialisme américain dans ce qu'il a de plus inacceptable. Je pense que seule l'Europe peut s'opposer à cette Amérique-là. Et que ce sont les petits pays d'Europe qui peuvent devenir le noyau fort de cette résistance et peut-être de la reconquête. Prenez le réalisateur de *Toto le héros*, je le considère comme quelqu'un d'absolument prometteur parce qu'il est, dans les qualités et les défauts de son film, complètement lui-même et qu'on le ressent au visionnement du film. D'autres cinéastes m'intéressent à travers le monde comme Scorsese, Gus Van Sant ou Jane Campion. Mais c'est d'Europe que les choses sont toujours parties et c'est de là qu'elles redémarreront, quand les gens seront fatigués des films Coca-Cola.

La matière de vos films est toujours foisonnante. J'ai le sentiment que le montage d'Arizona Dream a dû être un terrible combat avec vous-même, non?

Moins que vous le pensez. C'est vrai que j'avais la matière pour un film de quatre heures mais je n'ai jamais pensé faire un film de quatre heures. J'avais besoin, pour arriver là où je voulais, de tourner des scènes que je savais que je ne garderais pas. Les spectateurs sont souvent moins stupides que les producteurs ou les distributeurs le croient. Ils sont aujourd'hui capables d'accepter les ellipses grâce — c'est peut-être dommage à dire, mais c'est le côté positif de la chose — à la publicité qui raconte des histoires condensées qui obligent souvent les spectateurs à relier les choses entre elles et surtout, même chez des spectateurs très primitifs, à leur faire comprendre que la forme est plus importante que le contenu, que la forme est, toujours, le contenu.

Aussi je n'ai pas été si affecté par le fait d'avoir dû réduire la matière du film (tout au moins jusqu'à un certain point) parce que j'ai confiance en les spectateurs et que je crois qu'ils peuvent s'embarquer dans *Arizona Dream* et aller jusqu'au bout sans se perdre.

Je n'ai jamais paniqué car j'avais anticipé cette situation et je savais que dans toute cette matière, il y avait un film et que le film résisterait jusqu'au bout. La question était simple: comment réduire sans perdre la ligne et sans perdre le spectateur dans le temps et dans l'espace.

Faire un film, c'est d'abord y investir l'énergie qu'il demande. Et si cette énergie est dans le film, dans chacune des scènes et des plans que vous avez tournés, alors vous ne pouvez pas le perdre. Et ça, c'est peut-être ce que je sais faire mieux que les autres. Mais je sais que je suis quelqu'un de prolifique...

Effectivement, on croirait que le travail vous demande peu d'efforts...

Oui, c'est un de mes problèmes, mais c'est en même temps ma grande force. Quelquefois, ça me fait si peur que je crains de tuer le film et, en même temps, c'est ce qui le tient vivant jusqu'au bout. ■

A *Arizona Dream* est, pour le moins, un curieux objet de cinéma. Interprété par des comédiens américains (et pas n'importe lesquels, Faye Dunaway, Jerry Lewis, Johnny Depp, rien d'autre que, passés ou présents, les piliers même de l'establishment hollywoodien), tourné sur le territoire américain (en l'occurrence, et comme le titre l'indique, un bled perdu de l'Arizona), le dernier opus d'Emir Kusturica, par quelque bout qu'on le prenne, ne peut pourtant en aucun cas se confondre avec une production américaine, même la plus étrangère au système hollywoodien.

Arizona Dream, avec une volonté farouche, s'inscrit sans peine au cœur des obsessions esthétiques et morales du cinéaste bosniaque. Bien plus, on a le sentiment que, conscient du piège en forme de challenge qu'il s'est tendu à lui-même (tourner en Amérique sans renoncer en rien à son identité de cinéaste européen né et éduqué aux confins de la société occidentale), Kusturica s'est arc-bouté sur les signes les plus tangibles de sa différence.

Si l'on demandait à brûle-pourpoint à un cinéophile ce qui distingue pour l'essentiel un cinéaste européen de son homologue nord-américain, il nous serait probablement répondu que le premier postule un statut d'auteur et porte généralement en lui l'obsession de l'œuvre, là où l'autre s'efforce, parfois jusqu'à l'anonymat, de raconter avant tout une histoire.

À ce titre, *Arizona Dream*, est une expression hypertrophiée de ce clivage. Plus on avance dans le film, plus Kusturica lâche le manche de l'histoire pour se concentrer sur les manifestations (souvent fascinantes, parfois boursoufflées) de l'inquiétante étrangeté de son talent. Démarré dans le conflit de génération (dans le conflit des rêves inconciliables des générations), *Arizona Dream* se délite jusqu'à absorber des personnages devenus les symboles directs des puissances telluriques (l'eau, l'air, la terre, etc.) qui travaillent au corps (en tous les cas depuis *Le temps des gitans*) l'imaginaire du bos-

LE VOL DU FLÉTAN

par Philippe Elhem



Faye Dunaway et
Johnny Depp

niaque. Là est la source de son génie visuel, le fil conducteur qui l'empêche de se noyer au sein des manifestations prolifiques de sa propre création.

Jamais peut-être un film n'a autant collé à l'expression pénétrante de François Truffaut: *Arizona Dream* est «un grand film malade» à la fois essence et matière, drame et comédie, sécrétant conjointement passion et, pourquoi pas, ennui. Le film n'est jamais là où on l'attend, inventant son propre mode de récit qui fait de la pratique de l'ellipse et de la répétition (les choses arrivent, comme dans la formule de Karl Marx, deux fois: de façon burlesque d'abord, tragique ensuite) le moteur de son langage et la source de son énergie.

On se perd parfois, à suivre le cinéaste dans ses virevoltes tout en y prenant un bien étrange plaisir car il conjugue l'art des contraires et, se refusant à opter pour une direction précise, les emprunte toutes, dans une politique de la pure dépense qui ouvre le film à tous les vents, sans pour autant être une auberge espagnole, acceptant toutes les interprétations. Pour l'essentiel, dans ce «no

man's land» inquiet qu'est l'Amérique profonde telle que nous la dessine Kusturica, l'amour ne peut que se tromper perpétuellement d'objet ou se découvrir trop tard pour ce qu'il est. Pour les êtres consumés par la passion (les personnages interprétés par Faye Dunaway, Lily Taylor mais aussi Jerry Lewis), la mort ou l'abandon semblent être le prix terrible à payer, là où la passivité même faussement active et le narcissisme galopant (les personnages de Johnny Depp et du génial Vincent Gallo), installant une coupure radicale d'avec la vraie vie, permettent de lui échapper.

Rien, dès lors, ne nous interdit de voir *Arizona Dream* comme une métaphore de la situation yougoslave. Et surtout pas le cinéaste que l'on n'a pas de mal à imaginer travaillé au corps et à la tête par la tragédie de Sarajevo, sa ville natale. Revoir d'ailleurs le film sous cet angle (ô combien arbitraire, j'en conviens) ne manque pas, parfois, d'en éclairer les plus étranges soubresauts.

Mais rien ne nous y oblige non plus. Chacun est libre de se laisser emporter par l'indéniable souffle du cinéaste dont les

figures essentielles — la lévitation, les métaphores poétiques toujours inventives (résumées ici par le vol du flétan, ce poisson du Grand Nord qui, tant qu'il n'a pas atteint l'âge adulte, possède les deux yeux du même côté), l'emphase lyrique des amples mouvements de caméra, etc. — trouvent un nouveau et convaincant terrain d'expression. Seul, peut-être, la musique permanente et envahissante de son compère Goran Brejovic finit par lasser (là où l'utilisation de la musique, celle de l'orchestre de mariachi, reste, elle, absolument jouissante), concession bien improbable à ce «voyage d'affaires» auquel certains analystes de la chose cinématographique ont voulu réduire la production et le tournage d'*Arizona Dream*. ■

ARIZONA DREAM

France 1992. Ré.: Emir Kusturica. Scé.: David Atkins et Kusturica. Ph.: Vilko Filac. Mont.: Andrija Zafraovic. Mus.: Goran Bregovic. Int.: Johnny Depp, Jerry Lewis, Faye Dunaway, Lily Taylor, Vincent Gallo. Couleur. 140 minutes. Dist: Warner.